

la rue Notre-Dame. La foule allait et venait, affluait et refluait, et les promeneurs oisifs, drapés dans leurs chaudes fourrures, traînaient le pas devant les vitrines où s'étaient les choses les plus luxueuses.

Parmi la foule j'aperçus un petit garçon, grelottant sous des haillons, arrêté devant la vitrine d'un marchand de joujoux.

Il était là en extase, dévorant du regard les babioles sans nombre qu'il avait devant lui.

Les hochets le fascinaient, et je le vis coller son front à la glace de la vitrine.

Parfois il dressait fièrement la tête, et sa lèvre ébauchait un sourire.

Tout à coup une grande dame parut, tenant dans sa main la main d'une petite fille rose.

Elle entra chez le marchand de jouets.

Un instant après la petite fille rose sortit sautant et gambadant, avec une grosse poupée dans les bras.

En apercevant la poupée, le petit pauvre s'avança pour la contempler de plus près, mais la petite riche fit deux pas en arrière, et serra sa poupée contre sa mère, comme si elle eût craint que l'enfant en haillons vint à la lui arracher.

Le petit garçon suivit des yeux la poupée qui s'en allait, et je vis une grosse larme couler sur sa joue.

Cette larme me remua profondément, et, pris de pitié, je glissai quelques sous dans la main du mioche.

Je crus qu'il allait entrer s'acheter avec ses sous un pantin quelconque, mais, fou de joie, sans me remercier, il prit ses jambes à son cou, pour aller probablement porter sa fortune à sa mère.

Et je m'éloignai de la vitrine, la tête baissée, le cœur gros, songeant à ceux qui à ce moment souffrent de la faim et du froid, et, rendu à ma chambre, j'écrivis cette causerie pour demander aux riches de ne pas oublier les pauvres.

AUGUSTE VERGER.

CAUSERIE

Il y a six ans j'étais à Alger, en plein hiver; le ciel était bleu, la mer était bleue. Cet hiver me fit l'effet d'un printemps. On mettait bien son pardessus pour aller entendre la musique des zouaves, sur la place du Gouvernement, mais c'était pour faire comme les autres, histoire de mode! Les petits arabes gambadaient autour de nous, les pieds nus, le corps presque nu, la tête rasée; par contre, les chefs arabes se promenaient gravement avec leurs grands burnous blancs et suaient sous leurs flanelles. Drôle d'hiver! Les orangers avaient des fruits, les jardins exhalaient leurs senteurs et l'ombre était rare! Les anglais—il y a des anglais partout—prenaient le café en plein air, à la porte des endroits à la mode et comparaient, avec leur flegme habituel, la vapeur qui s'échappait des tasses aux brouillards de Londres. J'ai

conservé un bon souvenir de mon hiver à Alger.

De l'autre côté de l'eau, à Nice—où plusieurs canadiens sont allés mourir—c'est la même chose, moins les arabes. Le soleil est tout aussi chaud, l'herbe aussi rare; la poussière est d'une qualité supérieure. C'est à Nice que l'anglais riche, mais qui dépense plus que ses revenus, vient refaire son budget de l'année. Tout en dépensant largement il économise, car la saison d'hiver lui coûterait plus cher. Là, bien que les poitrinaires absorbent pas mal de rayons de soleil, il en reste encore assez pour les gens en bonne santé et la vie marche à toute vapeur—comme les enterrements! j'ai encore conservé un bon souvenir de ma saison à Nice.

Qui ne connaît pas Londres, la ville noire? L'aspect en est triste et sombre. L'été on y voit quelquefois le soleil, en automne on le devine, et l'hiver?... L'hiver on a le gaz! Les blondes anglaises, à la peau rose et satinée, n'aiment pas le soleil. Ce grand gourmand ne fait qu'un déjeuner de ces beautés éphémères! Mais au gaz, voyez-les comme elles sont belles! leurs cheveux d'or scintillent, leurs joues paraissent plus fraîches, leurs yeux plus brillants. Malheureusement l'hiver n'est pas la saison à Londres; donc, pas de gaité au dedans, et au dehors comme tout est triste! Toujours une pluie fine qui fait la fortune des marchands de parapluies; les parcs sont déserts, le terrain est détrempé et dans les ruisseaux des rues, devenus de véritables petits torrents, que d'irlandaises noyées! Je n'aime pas l'hiver à Londres.

Vous allez dire que j'ai gardé Paris pour la bonne bouche; vous verrez plus loin que vous vous trompez. Paris, l'hiver, avec tous ses théâtres bondés de spectateurs, avec toutes ses soirées dansantes, ses bals masqués, ses cafés-concerts, ses restaurants à la mode, ses boulevards à éclairage féérique, est une ville vraiment fascinante. Mais la nature y est bien en deuil et pleure toutes ses larmes. Toujours de la pluie. Le granit des trottoirs reste constamment noirci par l'eau, ce qui fait ressortir l'éclatante blancheur du jupon de la parisienne! Tout compte fait, j'aime bien l'hiver de Paris.

Passons au bon morceau et que j'ai gardé pour la fin: l'hiver canadien. Ah! vive notre hiver! vive la neige! qu'elle tombe lentement, en gros flocons ou qu'elle tourbillonne, vite qu'elle nous donne ce blanc tapis que nous attendons tous avec impatience et pars traîneau!

Pars traîneau avec la belle voyageuse qui disparaît sous ses fourrures! Fais sonner joyeusement tes clochettes! Plus le but est lointain, plus le plaisir sera grand. Voyez-les: ils sont deux; bien sûr ce sont des tourtereaux qui veulent roucouler tous leurs chants d'amour. Le cheval dévore l'espace, et la grande peau de

bison à l'arrière est soulevée par le vent. Lui, murmure de douces paroles; elle, baisse ses beaux yeux et l'écoute.... et les mèches folles de ses cheveux noirs, qui s'échappent de sa mignonne toque, voltigent et lui donnent un petit air mutin.... Heures charmantes, pourquoi fuyez-vous si vite?

Et puis, c'est le patinage, les glissades vertigineuses en traînes sauvages, les longues promenades à travers les champs, la raquette au pied. Que de plaisirs la nature ne nous offre-t-elle pas? Allez donc parler à un parisien de courses de chevaux sur la glace, et si vous voulez lui faire ouvrir de grands yeux, racontez-lui que sur notre Saint-Laurent gelé on fait passer des locomotives remorquant des trains entiers.

Oui, vive notre hiver qui rend nos canadiennes si jolies! Admirez-les quand elles passent comme des reines! Que voit-on émerger? des fourrures! rien que du rose: un petit nez rose et deux joues roses! quelle fraîcheur! Dites-moi ne sont-elles pas jolies à croquer? Et certes, le *New York Times* avait raison, l'année dernière, de les donner comme exemples de santé et de fraîcheur aux pâles misses de sa ville!

A Montréal, nous avons ajouté depuis l'année dernière un ornement à notre hiver: je veux parler du Carnaval. Le programme en est fort attrayant et sera bien goûté. On nous annonce déjà la visite, à cette occasion, du millionnaire Vanderbilt, ce fil-de-commodore, qui a reçu de son père le don d'éviter tous les écueils; de Wiman, ce canadien philanthrope, qui autrefois simple petit marchand de journaux à Toronto est maintenant un des plus gros capitalistes de New-York, et de beaucoup d'autres. Pendant six jours GREAT ATTRACTION et grandes réjouissances!

Il me semble cependant que le programme de ce carnaval n'est pas complet; j'aurais voulu voir défiler dans nos rues une belle cavalcade historique. Comme le peuple aurait battu des mains! A Paris, il était d'usage, il y a quelques années, de promener un bœuf gras dans les rues; les bouchers de la grande ville faisaient bien les choses, le *Cortège du Bœuf-Gras* était vraiment splendide. Pourquoi ne pas le faire ici? Pourquoi ne pas donner son apothéose à ce dieu de la bonne chair et de la bonne chère? Nous sommes tous des gourmands en attendant que nous devenions des gourmets—ce qui ne tardera pas—la promenade du bœuf gras aurait donc sa raison d'être chez nous. Mais j'ai bien peur que nous attendions longtemps.

Nous n'aurons pas le bœuf Apis
Tant pis!

Comme conclusion, la palme reste à l'hiver canadien, à l'hiver de Montréal surtout, avec tous ses plaisirs, ses beautés et toutes ses tentations! Oui, notre hiver est beau, mais comme le printemps est beau aussi avec sa petite pâquerette!

TOUCHATOUT.